

Texte et pré-texte: La construction du sujet

Lyonel Trouillot

1944. Publication de l'œuvre posthume de Jacques Roumain (1907-1944) *Gouverneurs de la rosée*. Manuel rentre de Cuba et trouve son village natal de Fonds-Rouge dans une pauvreté extrême entretenue par la sécheresse, la domination de l'Etat et des riches, et la division. Il se lie à Annaïse, malgré la querelle qui oppose leurs familles, trouve la source dont l'eau va servir à l'irrigation. Il est tué par Gervilien, mais après sa mort l'unité du village se construit autour de son geste et de ses idées, et l'espoir est vivant, car Annaïse porte dans son ventre l'enfant de leur amour. Le roman s'achève sur la scène où Délira, la mère de Manuel, et Annaïse regardent les hommes au travail, unis par leur confiance en l'avenir.

La question posée ici est celle, incontournable, de la langue de Manuel. Non seulement la langue de la découverte de l'eau et du sacrifice, mais encore celle où le geste se pense et l'acteur du geste, celle où "je" se construit, s'imagine, se projette, entre en amour et en politique, en société donc, s'utopise et se concrétise, se décide humain par

le don, la lutte, voire la mort, se fait promesse individuelle et plus que jamais collective de rosée gouvernée.

Au moment où la vieille Délira Délivrance plonge la main dans la poussière en criant que “nous mourrons tous”, qu’est-ce qui la rend visible au regard qui raconte et dit “nous”? Ce regard-voix plus Roumain que Manuel donnant statut de collectivité à ceux et celles auxquels la collectivité a été refusée. S’authentifant, se clarifiant au fur et à mesure en faisant le point dans ses sources à la fois identitaires et de brouillage identitaire. Quelle est l’identité du signataire signant ainsi avant même le texte, *forcément avant*, sa projection, son vœu de vivre, l’intention et la portée du texte? Quelle polyphonie fondatrice, transformée en personne humaine, permet ainsi d’aimer? Quel est le lieu de la naissance de l’intention humaine, disons le mot: de l’Humanisme? Pourquoi diable Manuel veut-peut-il rêver d’un monde meilleur, Roumain l’écrire, et toi-moi-nous le comprendre et le lire, assumer le “je t’aime”, le pari, le parti, l’espérance que porte le ventre d’Annaïse? Quel est le lieu où la littérature, optimiste et désespérée, sait qu’elle n’a pas le privilège de faire, tranquille, de la littérature?

Comment un citoyen haïtien peut-il écrire le monde et s’écrire à gauche? L’hypothèse que je tente est que l’histoire et le désir d’histoire qui fondent Roumain et Manuel ne peuvent se réfléchir et s’autoproclamer qu’en polémique dé-constructive avec une fiction qui peut aussi s’appeler (pour faire vite, mais il y a urgence) la Latinité. Il ne s’agit pas de savoir – ce qui ne relève pas de la connais-

sance, si *Gouverneurs de la Rosée* est un “beau” roman, et, dans sa suite *Les Semences de la Colère*, *Les arbres musiciens* ou *Mère Solitude*. L’urgence est la mise du sujet, son projet discursif dans la construction de l’équilibre collectif, sa disponibilité, le caractère communicable, audible, de son intention, ce qui va faire sa puissance de contagion, ce qui va faire que d’autres liront *Gouverneurs*, s’en réclameront, trouveront là une adéquation avec leur propre rêve de vivre, de rêver, d’agir. Avec leur propre action aussi. *La question est donc éminemment politique: re-trouver la fabrique du sujet solidaire, les contours de l’indéfini qui l’ont rendu possible*. L’essentiel est ici le pouvoir de l’entente, ses termes. Dans un pays souvent à court de bon vouloir, sachant bien mal parler ensemble, au nom de quelle mémoire et de quelle projection,, avec quels arguments des voix ont-elles pu dire “nous”? Ecrire “nous”? Le vivre. Et parfois mourir de cette intention-là. Ce sujet solidaire, dont nous avons duement éprouvé la rareté, quel intertexte le nourrit, l’habite, le démange?

Ma proposition, résolument partisane, est que toute l’histoire de la littérature haïtienne qu’on peut dire *de gauche* (et, cachée dans cette histoire celle du rapport entre texte et pré-texte, l’histoire même de l’intention d’être écrivain) se joue, s’est jouée et se jouera longtemps dans cette tension de délatinisation de la latinité, cette filiation par le crachat qui ne peut se dire qu’en se niant, se construire qu’en se débordant.

Le lieu donc où Roumain, fils spirituel de curé breton, ne peut, pour être Roumain, (utile à ses propres yeux, collec-

tif, Haïtien) que devenir communiste, athée et anti-clérical; le lieu où l'écrivain personnage de *l'oiseau-schizophone* de Franketienne vomit le dictionnaire que Franck enfant étudiait par cœur; le lieu où la Véronique du poème de Philoctète¹ ne pleure pas larmes de sainte, parce que le poète ne peut l'aimer, la désirer, qu'en l'écrivant irréductible à la mythologie catholique du prénom, femme corps se détachant du corps interdit de la sainte; le lieu où Emile Roumer et Georges Castera (une année de lycée en France tous les deux) décident en fin d'adolescence d'écrire en créole, la non-langue. Le lieu donc où chacun détourne sa mémoire, la tord, pour actualiser la vie et le désir de vivre, *trouver un peuple* et ne pas parler sans communauté, mourir seul.

Mémoire de l'écrivain: celle de l'enfant éduqué dans ce que la latinité NOUS a fait de pire: la croix de Colomb, le racisme du curé breton, le mépris du créole, la superstition catholique menant campagne prétendument anti-superstitieuse, les missels et manuels où nul héros ne fut nègre, nulle pensée, nulle image, nulle fraternité, nulle individualité. Mémoire de l'écrivain: la rationalité de la politique: blanche; la rationalité de l'art: blanche; la mythologie digne de ce nom: blanche. Vérité imposée par le pouvoir, s'imposant, pouvoir, comme la seule vérité. L'écrivain haïtien est un être qui ne peut pas exister. Un être en interdit de peuple. La latinité s'est imposée ici comme l'Humain, la certitude unique, le seul territoire habitable. Elle ne sait être que scolaire ou calquée. Son cadeau empoisonné a consisté à enseigner, par le fouet comme par le poème, qu'il n'y a de lieu parlant

qu'elle, de sujet qu'elle. Car la latinité, telle qu'elle prolonge l'esclavage et le colonial, est anti-sartrienne et ne reconnaît pas d'espace pour le choix. Tout est dit par elle, et la parole de l'aliéné ne peut être que répétition, immersion, détournement de regard. Pour être présent à elle, et être pour elle, l'individu doit donc, citateur, fermer les yeux à tout ce qui n'est pas elle. Nier ce qui n'est pas elle. La latinité enseignée ici n'est ni accueillante ni accommodante: ceux qui ne sont pas elle appartiennent à une espèce différente. L'écrivain bonifié apprend par elle l'exclusion. Sa propre exclusion de toute communauté réelle. Bon élève, il ne peut que signer son inclusion dans ce monde supérieur et s'extraire de la vie réelle qui l'entoure. Il dialogue avec Cicéron, écrit avec Goethe, voyage avec don Christobal, mais il ne peut pas voir Délira plonger la main dans la poussière et pleurer que "nous mourrons tous". Il n'est pas elle, elle n'est pas un sujet, son "nous" n'est pas le sien. Même lorsqu'elle pourrait être une parente éloignée, elle survivra comme tare, pas comme une personne. L'écrivain peut aller jusqu'à se demander s'il existe une "littérature haïtienne", mettre en doute la portée de sa propre écriture. Faire comme, comme si... La latinité l'a vaincu, dépayssannisé. Son identité, livresque, rigide, il la porte, guilleret, dans les trésors de son cartable et sur sa peau vendue à l'aune dans un commerce du bord de mer. Une peau de faire-valoir exigible à l'entrée, une triste peau d'épouvantail: son uniforme de collégien.

Le discours dominant fondé sur la latinité a connu en Haïti des phases et des propositions qui se succèdent sans se

remplacer, toutes étant encore utilisées, même lorsque la proposition dominante varie selon l'époque. La première proposition a revêtu un caractère absolu: il n'y a d'universel que de latinité, d'où la fonction exemplaire d'Haïti auprès des peuples noirs, puisque Haïti offrait la preuve que le noir pouvait s'inscrire dans la latinité. Moins normative mais plus pernicieuse, catégorie idéologique d'un sous-racisme plus personnalisé, se construira la formule apologétique valorisant l'entrée presque parfaite dans la latinité mais confessant une origine rebelle qui empêche d'obtenir la note maximale. S'adressant à la femme dont "les mains sont plus blanches que les miennes" le poète s'excuse d'un soupçon de brutalité, car il lui reste un peu de "ce sang d'Afrique". Naîtra à un troisième moment, et ce sera le plus gros effort théorique et la seule percée humaniste à droite, un discours ambigu de la double origine: laisser cohabiter en "nous" l'Afrique et la latinité, entre le syncrétisme et la schizophrénie.

La latinité, *dans le discours haïtien* (indépendamment de son inscription dans les structures de la société par le biais du processus de créolisation) c'est les citations, du latin des allocutions ministérielles aux codes de lois empruntés, parfois jusqu'à la virgule près, à la France de la première moitié du XIXème siècle. Ici la latinité, portée sur la pointe de la langue, n'est qu'un manuel. Les efforts tragi-comiques de quelques théoriciens pour concilier la part d'Afrique, le processus de créolisation et la leçon apprise n'ont pas mené à une pensée qui donne forme à un projet de société s'enrichissant de tout "nous". Et ce balbutiement d'une rhétorique qui se casse

la gueule tourne aujourd'hui au ricanement, l'enseignement n'étant plus ce qu'il était, le monstre américain frappant à nos portes, entrant à coups de Nike et de pop stars dans les salons bourgeois et dans les bidonvilles. Déjà, Justin Lhérisson² tournait en dérision cette latinité de vaudeville. Aujourd'hui le réel vaut la caricature. Aujourd'hui, à droite, il reste un peu du latin de Sganarelle, une ou deux maximes de La Rochefoucauld, Machiavel au rabais pour les opportunistes, l'interprétation délirante et défaitiste du stoïcisme pour alcooliques désabusés pleurant sur "nos" échecs. En matière de discours, Don Quichotte au prétoire, Caton dans un bar glauque, voilà le côté droit de la latinité.

Mais il y a *Gouverneurs* et cette phrase impossible, celle rythmée comme un poème où la vieille Délira Délivrance plonge la main dans la poussière en jurant que "nous mourons tous". Il y a ce vers violent et langoureux de Jean-Jean Laforest qui veut que "la révolution se fera au rythme du yanvalou". Il y a Victor Jarra, "el derecho de vivir en paz", "Ma France" de Jean Ferrat, le bon camp de la guerre civile espagnole chanté par Roumain (encore lui), Roussan Camille³ et quelques autres. Il y a, jamais à droite, toujours à gauche, la référence aux apports théoriques (art / politique / sciences humaines) de l'Amérique latine post-coloniale. Il y a en gros cette utopie, *la seule née de la ville*, où mousquetaire ou philosophe, romantique ou surréaliste, le latinisé perversi trouve dans ses repères la brèche qui l'en sort pour penser l'Autre comme sujet. L'autre, si proche et éloigné, Délira en sa pauvreté, son parler. C'est par le côté gauche de

la latinité que Délira-l'étrangère devient à nos yeux perceptible et sa condition inacceptable. C'est en saisissant le côté gauche de la latinité que l'écrivain transforme L'Autre absolu (la paysannerie, le rural, le populaire) en son égal pour souhaiter à eux deux une destinée commune.

Reconnaître cela n'est point nier l'existence d'une éthique paysanne ou d'une vision de l'humain issue du monde rural. C'est au contraire reconnaître qu'une telle vision a (sur)vécu cachée, ignorée par la latinité corset, et que seule a voulu aller à sa rencontre la latinité rebelle à l'enseignement même de la latinité en Haïti, à son système de transmission autoritaire et mécanique.

Deux éducations à l'humanité, l'une (urbaine et scolastique) ayant longtemps nié l'autre (rurale, métaphorique). Le miracle païen de la langue de Manuel est qu'elle est la seule à admettre qu'il n'y a qu'une seule humanité. Elle ne concilie pas des mondes, n'aménage pas les rencontres entre un pays en dehors et un pays en dedans, une culture latine et une culture africaine. Ce qu'elle a retenu de la latinité, c'est justement le lieu où "l'homme n'est ni romain, ni barbare", le principe où la latinité porte en elle la critique de sa propre histoire. Il n'est donc pas question de mettre ensemble deux identités, voire d'associer deux conditions humaines. La langue de Manuel est une parole universelle intériorisée avant même l'écriture du texte, ce qui fait par ailleurs qu'on soit parvenu à y trouver tous les symbolismes. Ce qui est spécifique, c'est l'histoire, les conditions particulières, à des moments précis et dans des lieux précis, les multiples situations concrètes de l'histoire de l'humanité.

Mais il n'y a ni deux cultures, ni trois peuples, ni quatre identités. La rupture de Roumain consiste à transformer cette latinité enseignée comme un bien personnel, un bien de classe en un acquis universel lié à tous autres acquis universels, avant même sa naissance. Il ne s'agit donc pas d'un petit nègre latin ayant bon cœur et s'initiant avec bienveillance à la culture paysanne, mais d'un sujet autrement construit, assumant tout comme existant pour tous. La seule façon pour le sujet Roumain, dans le prétexte déjà, de penser le personnage paysan de son texte à venir comme un sujet parlant consiste à banaliser la différence de parcours, à désacraliser la latinité comme valeur, à n'être pas d'un lieu et le personnage d'un autre. Pour faire l'histoire, pour écrire le rêve d'une histoire de mieux-être, agir positivement sur la condition humaine, il faut fondre les produits culturels de l'histoire en une seule quête humaine. C'est donc cette opération de rejet de la latinité figée des manuels qui humanise à la fois Roumain et Délira, les fait parler d'un seul tenant, dans cette langue à la fois l'une et l'autre (créole-français...), dans cet univers symbolique où vivent tous les symboles (Marx, le Christ, "la sagesse paysanne"...), dans cette œuvre où se croisent toutes les mémoires littéraires (le roman paysan, le réalisme socialiste, l'écriture proverbiale...).

Aujourd'hui, plus que jamais, se pose à Haïti la question politique de la banalisation de la latinité par sa démocratisation, son étendue vers tout un peuple, pour qu'elle disparaisse comme valeur propre et privilège et s'intègre à un projet

de vivre ayant fondu toutes ses identités en une, la seule qui compte pour l'avenir, l'humaine.

Notes

1. René Philoctète (1932-1995), poète, dramaturge, romancier.
2. Justin Lhérisson (1873-1907), romancier, humoriste.
3. Roussan Camille (1912-1961), poète.

Bibliographie

- ALEXIS, Jacques Stephen (1957). *Les arbres musiciens*. Roman. Paris, Gallimard.
- FRANKETIENNE (1993). *L'Oiseau schizophone*. Spirale, Port-au-Prince, ed. des Antilles.
- LESPÈS, Anthony (1949). *Les semences de la colère*. Roman. Port-au-Prince, Deschams.
- OLLIVIER, Emile (1983). *Mère solitude*. Roman. Paris, Albin Michel.